

Luc 19, v.28-40 (*Traduction œcuménique de la Bible*)

Sur ces mots, Jésus partit en avant pour monter à Jérusalem.

Or, quand il approcha de Bethphagé et de Béthanie, vers le mont dit des Oliviers, il envoya deux disciples en leur disant : « Allez au village qui est en face ; en y entrant, vous trouverez un ânon attaché que personne n'a jamais monté. Détachez-le et amenez-le. Et si quelqu'un vous demande : "Pourquoi le détachez-vous ?" vous répondrez : "Parce que le Seigneur en a besoin." » Les envoyés partirent et trouvèrent les choses comme Jésus leur avait dit. Comme ils détachaient l'ânon, ses maîtres leur dirent : « Pourquoi détachez-vous cet ânon ? » Ils répondirent : « Parce que le Seigneur en a besoin. » Ils amenèrent alors la bête à Jésus, puis jetant sur elle leurs vêtements, ils firent monter Jésus ; et à mesure qu'il avançait, ils étendaient leurs vêtements sur la route. Déjà il approchait de la descente du mont des Oliviers, quand tous les disciples en masse, remplis de joie, se mirent à louer Dieu à pleine voix pour tous les miracles qu'ils avaient vus. Ils disaient : « Béni soit celui qui vient, le roi, au nom du Seigneur ! Paix dans le ciel et gloire au plus haut des cieux ! »

Quelques Pharisiens, du milieu de la foule, dirent à Jésus : « Maître, reprends tes disciples ! » Il répondit : « Je vous le dis : si eux se taisent, ce sont les pierres qui crieront. »

Prédication

C'est le texte proposé pour ce dimanche, mais je regrette qu'on ait coupé le récit à cet endroit. La religion a souvent tendance à arranger trop gentiment les choses. Exemple : dans le texte tel qu'il est prévu pour aujourd'hui, on voit Jésus acclamé, les gens sont contents, tout va bien. Mais continuez le récit de Luc : au moment où Jésus est encore monté sur cet âne, fêté et applaudi, voilà ce qui se passe :

« Quand il approcha de la ville et qu'il l'aperçut, il pleura sur elle. Il disait : « Si toi aussi tu avais su, en ce jour, comment trouver la paix... ! Mais hélas ! cela a été caché à tes yeux ! Oui, pour toi des jours vont venir où tes ennemis établiront contre toi des ouvrages de siège ; ils t'encercleront et te serreront de toutes parts ; ils t'écraseront, toi et tes enfants au milieu de toi ; et ils ne laisseront pas en toi pierre sur pierre, parce que tu n'as pas reconnu le temps où tu as été visitée. » (versets 41 à 44)

Voilà qui change l'esprit du récit. Il n'est pas encore entré dans la ville que déjà, il la voit détruite. Les gens viennent de le fêter en tant que roi de cette ville, et lui la sait perdue.

Car il était venu vers elle en messager de l'amour de Dieu, et elle, elle ne l'a pas entendu. Et, il le savait, elle ne l'entendrait pas.

Ceux qui l'acclamaient ne formaient que le petit milieu de ses disciples. Mais dans sa ville, tous les pouvoirs, en revanche, étaient ligués contre lui. Raison pour laquelle ses proches lui avaient déconseillé de monter à Jérusalem. Et ceux qui l'avaient suivi s'attendaient à se faire tuer.

Tous étaient contre lui.

Les savants étaient contre lui. Pour eux, il n'était qu'un petit prêcheur de province, avec son accent plouc. Une sorte de gourou capable de séduire les gens simples.

Les pharisiens, ces confréries de dévots qui surveillaient le comportement des gens, étaient contre lui, ils le trouvaient laxiste.

Les prêtres étaient contre lui. Or ils étaient les maîtres du temple, cette âme du peuple. C'est vers lui, et donc vers eux, que les gens se pressaient, pour la Pâque, de tous les coins de l'Empire.

Ils tenaient les règles de la pureté ou de l'impureté de chacun, récoltant les innombrables sacrifices dont ils étaient les bénéficiaires. Le temple, qu'ils géraient, était devenu la principale place financière de l'Empire. La religion rejoignait l'économie.

Et elle rejoignait la politique, car ils étaient les soutiens de la collaboration de la Judée avec Rome, ceci sur le dos des croyants. Par le détournement du sens même de la foi de ceux-ci. Et par l'exploitation de Dieu lui-même...

Ils étaient soutenus par les hérodiens, ces proches d'un roi des Juifs nommé par l'empereur. Ceux-là composaient la caste des grands propriétaires, habitués de la cour de Rome, exploités d'un peuple misérable de paysans sans terre. Ces va-nu-pieds auxquels Jésus proposait de vivre sous le Règne de Dieu.

Le Règne de Dieu, qui en voulait ? Qui voulait vivre sous ce règne, dès ici-bas ? En tout cas ni ces riches, ni ces nobles, ni ces savants, ni ces prêtres ! Car le Règne de Dieu proposait une justesse des relations entre les gens, quels qu'ils soient, une économie de l'échange et du don, une société sans exclusion ni mépris...

Il fallait tuer dans l'œuf ce désir de Dieu, cette attente du vrai dieu, ce Père aimant et juste que prêchait le Nazaréen. Il fallait stopper ce mouvement qui se répandait dans les bourgs de Galilée.

Jésus le savait. Il se savait condamné. Mais il savait aussi qu'une société qui ne repose que sur l'argent et le pouvoir, au risque d'écraser tout ce qui ne compte pas, tout ce qui ne pèse pas, va s'écrouler.

C'est un message pour aujourd'hui.

...

Cette ville, devait-il penser, est un fruit pourri, donc elle va tomber. Elle est portée, normalement, par un arbre vivace, son temple, mais il a perdu son sens. Il n'est plus la maison de Dieu, la maison de justice et d'amour, alors Dieu va s'en aller et le temple va s'écrouler.

Voici donc ce roi qui s'avance paisiblement vers sa bonne ville sous les applaudissements, fêté par ceux qui sont affamés et assoiffés de la justice. Mais un roi qui sait que ça ne sert à rien, de rêver d'être roi. Que, prendrait-il le sceptre en main, César et Mammon, le pouvoir et l'argent, reviendraient toujours.

Car son peuple, dans ses forces vives, n'a pas changé de sens, de compréhension, de comportement. Le Règne de Dieu ne le tente pas, ne l'intéresse pas, ne le séduit pas parce que son désir se porte ailleurs, toujours ailleurs. Vers la violence des relations entre les uns et les autres, et entre les gens et le monde qu'ils habitent.

Comme chez nous aujourd'hui.

...

Alors le roi – le vrai – doit mourir. Le seul roi véritable est celui qui meurt. Il a tué en lui tout désir de puissance, de richesse et même de pureté. Il va mourir d'une mort sans noblesse.

Considérez ce message : ce qui le tue est cela-même qui nous tue en tant que société humaine. Ce qui tue, c'est le désir de puissance et de richesse qui règne sur nous.

Une puissance qui ne peut être obtenue qu'en méprisant la dignité des autres. Une richesse qui ne peut être acquise qu'en accaparant pour soi ce qui appartient à tous.

En acceptant une telle mort, le seul roi véritable qu'ait connu l'humanité nous adresse ce message : tuez plutôt en vous ces désirs, ils ne valent rien, ils ne mènent qu'à la guerre des uns contre les autres, qu'à l'oppression des uns par les autres, et finalement qu'à la destruction.

Si tu avais reconnu, toi aussi, ce qui mène à la paix, dit Jésus à son peuple, tu ne serais pas au bord de l'abîme. Car vois-tu, tu vas être crucifié, toi aussi, après moi. Le temple s'écroulera, la ville sera rasée, le peuple devra fuir et s'éparpiller chez les étrangers...

Or ce qui mène à la paix et que le Christ révélait, c'est l'évangile, l'heureuse nouvelle selon laquelle la loi véritable, la seule qui tient le coup, celle qui permet la vie, est celle de la fraternité, **les uns et les autres vivant ensemble sous le Règne du Père qui est dans les cieux.**

Parce que le Dieu dont il s'agit, le nôtre, n'est pas notre despote mais se présente à nous comme ce roi qui meurt en croix. C'est en cela que réside son pouvoir, cette capacité à s'en démettre, justement, de la puissance, pour se faire l'ami de chacun et de chacune.

Et pour se faire aussi le précepteur des peuples. Car il y a dans cet évangile, dans cette heureuse nouvelle, un message adressé à une humanité qui s'organise en fonction de lois mortifères.

Changez vos désirs, dit l'évangile, sortez de ces routes qui sont des impasses. Organisez-vous selon la fraternité, **aimez la fraternité, sinon vous mourrez**. Non par suite d'une volonté destructrice venue d'en-haut, mais tout simplement par l'enchaînement logique des causes et des effets.

Il est encore temps, nous disent les prophètes d'aujourd'hui, mais ça presse, hâtez-vous de changer.

Hâtez-vous de choisir les politiques qui supposent la fraternité. Et hâtez-vous, chacun d'entre vous, d'aimer la fraternité entre les uns et les autres, les unes et les autres. Bref, comme disait Paul, *ayez en vous les sentiments qui étaient en Jésus-Christ*.